

A.D.A.P.G.V. 86



**Association Départementale pour l'Accueil
et la Promotion des Gens du Voyage 86**

Site internet : <http://adapgv86.centres-sociaux.fr/>

E-mail : accueil@adapgv-csc86.org

Facebook : Adapgv 86

JOSÉ, UNE ENFANCE DANS LES CAMPS



Enfants Tsiganes internés dans le camp de la route de Limoges à Poitiers, à l'occasion de leur première communion organisée par le Père Fleury dans le camp, le 3 novembre 1942. Collection privée - André José Fernandez.

☒ POLE DIRECTION

ESPACE DE VIE SOCIALE

1 rue du Sentier – 1^{er} étage
BP 30034

86180 BUXEROLLES

Tél : 05.49.01.09.60

☐ CENTRE SOCIAL

1 rue du Sentier – RDC
BP 30034

86180 BUXEROLLES

Tél : 05.49.01.97.25

☐ CENTRE SOCIAL

1 rue Marcel Coubrat
BP 80136

86101 CHATELLERAULT Cedex

Tél : 05.49.23.53.82

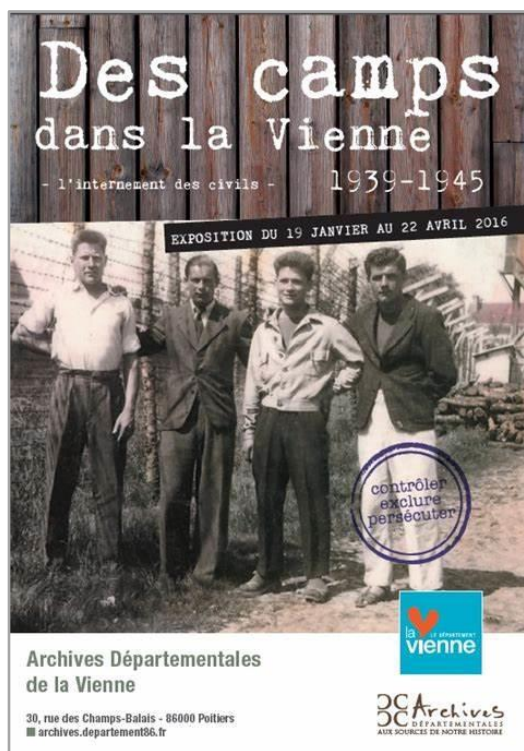


Au sein de la commission culture dont je fais partie, j'ai proposé de collecter des témoignages sur la vie des Gens du Voyage et de les mettre par écrit pour les partager. C'est un travail passionnant !

Après *Paroles de voyageurs* et *La roulotte de Joseph*, voici *José, une enfance dans les camps*.

Le 22 mai 2016, José Fernandez est venu au siège de l'A.D.A.P.G.V. à Buxerolles pour évoquer quelques souvenirs d'une période difficile : la guerre.

C'était après l'exposition du Centre d'Archives départementales de la Vienne "Des camps dans la Vienne, 1939 –1945."



Patrick, Elodie, Andrée-Hélène, Isabelle, Christophe, ses fils et moi l'avons accueilli.

J'ai transcrit ce qui a été dit ; je n'ai rien ajouté, rien enlevé, ce récit est authentique.

Martine Boutet

Voici le récit de José.

Nous étions tout ouïe. Quelle mémoire, quel humour, quelle fougue, nous serions restés des heures à l'écouter !

Mes parents vivaient à Cenon (Gironde) dans des **CARAVANES** sur des terrains en bordure de la Garonne.

Quand mon **père** et ma **mère** se sont mariés, ils ont loué une **MAISON**.

Mon père était de Valencia (Espagne). Ma mère est née au Portugal, c'est le hasard du voyage, mais de père et de mère français, c'est une Bauer.

Patrick, l'ami de monsieur Fernandez, lui propose de nous raconter son enfance.

L'ENFANCE

Je suis né à Cenon, en Gironde, le 28 septembre 1928,

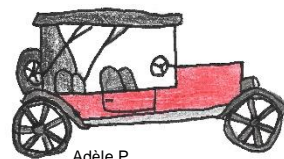
... j'ai un peu passé mes 20 ans !

A Cenon, on avait une **MAISON**, on louait cette **MAISON**.

Ma **mère** allait en tournée avec mon **père**.

Ils avaient une petite voiture, une 5 CV Citroën Trèfle.

Ils vendaient des draps, des couvertures, des descentes de lit.



Plus tard, mon **père** et ses sept frères ont travaillé quelque temps "au quai" à Bordeaux ; mais ils ont été obligés de s'arrêter parce qu'il y avait un docker, un gars du milieu, qui était toujours en train de les embêter.

Un jour, un de mes oncles a dit :

- "Je vais parler avec lui, moi, je vais voir ce qu'il veut, ce qu'il a contre les Voyageurs, contre les Gitans."

Mon oncle l'a appelé, l'autre est venu à lui.

Mon oncle lui a dit :

- "Ecoute, qu'est-ce que tu as que tu es toujours en train de chercher ? Si ce n'est pas avec l'un, c'est avec l'autre, c'est tous des membres de ma famille. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Ils t'ont battu ? Ils t'ont volé quelque chose ?

- Non, non, comme ça, dit le docker.

- Alors écoute bien ce que je te vais te dire maintenant : la prochaine fois qu'un membre de ma famille me dit que tu l'as agacé, je viens et je te fous la branlée que tu n'as jamais eue de ta vie."

Ça a été fini...

Après, mon **père** a trouvé une place chez monsieur G. qui était un maquignon très important.

Il cherchait quelqu'un qui connaissait bien les bêtes, mon **père** a été embauché.

Parfois, ma **mère** nous prenait, mon frère et moi et nous emmenait où mon **père** travaillait, à Cenon, derrière Floirac. Il y avait un grand terrain avec des chevaux. Moi j'avais 10 ans, mon frère en avait 12.

On y allait pourquoi ?

Pour que mon **père** nous fasse monter sur les chevaux !



Bien sûr, mon **père** leur mettait le collier avec le mors puis il prenait un cheval par la bride, il nous prenait par le bras, *et hop*, sur le cheval ! Il nous faisait promener sur le terrain qui était privé et qui était fermé.

Un jour le patron est venu, mon frère était sur le cheval.

Il dit :

- "Qu'est-ce que vous faites monsieur Fernandez ?

- Je fais monter mon fils : il adore les bêtes et celui-là aussi, le petit, il adore aussi les bêtes.

- Ça ne me gêne pas, dit monsieur G., vous pouvez les faire monter, du moment que vous êtes là, présent, ça ne me dérange pas."

Il s'est passé comme ça quelque temps.

On allait à l'école, au catéchisme.

C'était à l'école de Cenon, une école de quartier.

La communion on l'a faite à Poitiers avec le Père Fleury.

L'ARRESTATION

Et un beau matin, ils sont arrivés avec des camions, les enfoirés ; ils nous ont pris, ils nous ont mis à Mérignac où il y avait 5 ou 6 *baraquements* qui servaient qu'à ça. Tous ceux qu'ils attrapaient, ils les amenaient là. Et de là, 3 ou 4 jours après, ça partait dans toutes les directions où il y avait des camps.

Même avec une maison louée, ils vous ont pris pour les camps, les Allemands ? demande Elodie.

Les Allemands sont venus pour réquisitionner la maison, ils nous ont dit :

- "Vous serez relogés."

Oui, relogés à la belle étoile... direction Mérignac.

Il y en a qui ont été sauvés justement parce qu'ils avaient une maison...
C'est étonnant !
Pourquoi avez-vous été pris puisque vous viviez dans une maison ?
Vous étiez fichés ?
Comment ça s'explique ? Puisque vous étiez en maison, vous n'étiez pas itinérants !

On ne sait pas.
On payait le loyer tous les mois.
Certainement que les voisins ont dû dire : ce sont des Espagnols, des Gitans, ceci, cela.

Christophe, un Voyageur explique : "Un Voyageur, mets-lui la plus belle cravate du monde, ça se reconnaît toujours, encore plus avant que maintenant."

Beaucoup de Voyageurs ont été arrêtés à Bordeaux et Mérignac, puis ils ont été emmenés à Poitiers ou au camp des Alliers à Angoulême.

Pourquoi vous n'êtes pas restés à Mérignac ? demande Christophe.
Pourquoi ils vous ont emmenés à Poitiers ?

A Mérignac, il n'y avait pas de camp pour nous loger. Tous les jours il y avait des camions qui arrivaient, c'était un camp de passage ; il y avait 5 ou 6 baraques, toujours pleines.

Ils prenaient des Gadjos aussi, des pauvres clodos qui traînaient les rues, ils les prenaient, *allez hop*, dans les *baraquements* avec nous.

Nous, on est venu de Bordeaux.

Les Allemands nous ont arrêtés. Les SS sont venus avec une douzaine de camions. Ils nous ont dit : "On va vous emmener dans un endroit où vous serez hébergés, vous aurez des maisons toutes refaites."
Ils nous ont emmenés au camp d'aviation à Mérignac. **On était entassé comme des bêtes.** On était des gamins, on ne pouvait pas se défendre.



Trois jours après, direction inconnue.

On est parti le matin de Bordeaux, on est arrivé en fin d'après-midi à Poitiers route de Limoges.

*Et allez dans les baraquements ...
Allez, allez ...*

Ils avaient déjà tout préparé : des pailles (qui avaient été faites avec des sacs en jute) remplies de paille.

Ah ! C'était confortable !

Il y avait deux couvertures militaires, une pour mettre sur la paille, l'autre pour se couvrir.

Quand vous êtes partis de Mérignac pour venir à Poitiers, c'était un train entier ?
C'était un wagon ? demande Christophe.

C'était avec des camions, un convoi, il y avait une dizaine de camions de SS.
Dedans, il logeait du monde,

*tu bourrais là-dedans comme des paquets de carottes.
Allez et tasse et tasse.*

Quand on est arrivé à Poitiers, il y avait juste les **baraquements**, mon **père** a dit à
ma **mère** :

-"Tu vois, ça, tu peux te le marquer noir sur blanc, d'ici un mois tout va être fermé
(clôturé)."

Il y avait juste des **baraquements** en planches,

mais les planches elles dansaient la béguine,

elles étaient toutes gondolées, c'étaient des vieux **baraquements**.



Baraques servant au logement des « nomades » dans le camp
de la Route de Limoges à Poitiers (Vienne).

Quand le camp a été complet, ils ont commencé à clôturer, avec plusieurs rangs de fil
de fer qui montaient jusqu'à 3 m de hauteur, et entre les rangs de fil de fer, ils
mettaient des rouleaux de barbelés, sur toute la longueur du camp. Il y avait 4 coins
et dans chaque coin un mirador avec *un beau français*, **bien dressé avec la
mitrailleuse**.

On s'est tapé quand même 3 ans ½ comme ça, de 1940 à 1943 (à Poitiers, route de
Limoges) et pour finir les 5 ans de captivité (*le bouquet !*), ils nous ont emmenés
passer 1 an ½ au camp de Montreuil Bellay et c'est de là qu'on a été libéré.

En 1943, ils ont commencé à dire qu'il y avait des convois qui partaient pour
Compiègne.

Le gardien qui était français, mais vendu aux Boches, avait dit à mon oncle :

-"Toi, Antoine, le jour qu'il y aura un grand convoi pour direction l'Allemagne, tu seras
le premier sur la liste." (Mon oncle était bagarreur).

Premier sur la liste : Bauer Antoine.

Ils en ont pris 150 ou 200, direction Compiègne qui était le camp d'expédition pour
toute direction d'Allemagne.

J'ai 2 oncles qui ont passé deux ans dans les camps de Buchenwald et Dachau.

Ils étaient *comme ça* quand ils sont partis (José montre son bras).

Quand ils sont revenus, *ils ne pouvaient pas maigrir ni rétrécir*, ils étaient
comme ça (José montre son petit doigt).

LA VIE DANS LE CAMP

Ma pauvre grand-mère, la mère Bauer, travaillait à la cuisine : elle épluchait les patates ; elle faisait des **grosses épluchures**, parce qu'elle savait que les gars, avec les remorques, ils allaient les jeter au bout du camp au dépôt d'ordures. Alors, mon frère et moi, en suivant les gars qui jetaient les épluchures, on commençait à se défaire tous les boutons de notre chemise. Puis par poignées, on prenait les épluchures.

On arrivait dans la baraque : *tiens maman!* On s'ouvrait la chemise et on faisait tomber les patates.

Au fur et à mesure qu'elle les lavait, on disait :

- "Maman, surtout tu ne les épluches pas, tu les laves bien, d'accord, mais tu les épluches pas parce que si tu les épluches tu vas enlever de la patate."

Elle les mettait dans une casserole et les faisait bouillir ; elle nous les écrasait en purée et on les mangeait avec la peau.



On n'en est pas mort, mais c'est pour dire.

Les Vintrestin, mon oncle, tu connais ? demande Christophe

Les Vintrestin c'étaient de braves gens, c'étaient des gens très tranquilles, très calmes dans le camp.

Ils avaient quatre garçons et six filles.

Le père, le violon était presque aussi grand que lui tellement il était petit c't'homme-là.

Mais il le faisait pleurer, le violon !

Tous les jours il venait à la baraque, il disait à mon pauvre **père** :

- "Allez Trinidao prends la guitare, on va aller se mettre dans un p'tit coin, dans une baraque tranquille, tous les deux ; tu vas jouer et moi je vais t'accompagner avec le violon et après je vais jouer et toi tu vas m'accompagner avec la guitare."

Ils n'arrêtaient pas, pas une journée, tous les deux toujours ensemble.

C'était un brave homme.

Et le fils aîné, tu te dis : mais c'est pas possible, dans c'te main il a six doigts, comment ça se fait qu'il en a six et dans l'autre aussi ?



S'adressant à Andrée-Hélène :

Ecoute bien ce que je te dis : à la première phalange de la main, il avait un autre petit doigt et à l'autre main aussi ; c'est-à-dire qu'il avait douze doigts au lieu de dix.

Mais quel violoniste !

S'adressant à Christophe :

Tu sais ce qu'on faisait à Poitiers avec mon frère ?

***Maintenant ce serait à refaire, le Bon Dieu me pardonne,
je ne ferais pas des choses comme ça...***

On avait cassé un parapluie de ma **mère** pour prendre les baleines.

On les avait *repassées* les baleines pour qu'elles soient pointues, bien pointues.

Dans la baraque en bois on avait décloué une planche, avec mon frère.

On sacrifiait un petit morceau de pain qu'on *ébréçait* en petites miettes, on les faisait tomber entre les fentes des planches.

Puis on passait le bout de la baleine et on attendait que les rats viennent pour manger le pain.

***** Tchouk *****

***** Oïnk, oïnk *****

En voilà un !

Les pauvres clodos, les trimards, les gadjos, ils nous les achetaient.



Louise P

Ils achetaient les rats ? interroge Christophe

Oui, ils les mettaient sur le grill, ils se régalaient.

Ils mangeaient tout.

Ils sont pas morts non plus, ils ont été libérés comme tout le monde, après.

Manger un rat...

Eh oui ! De ça on en parlerait pendant une éternité. SALOPARDS.



L'ECOLE

L'école, dans les camps, **c'était obligé**, on était des prisonniers !

Quand on était à Poitiers, c'est le Père Fleury qui avait cherché des institutrices. Il voulait des institutrices qui soient un peu chevronnées et qui soient gentilles, patientes et souples avec les enfants (*ces enfants avaient eu assez de misères comme ça : ils crevaient de faim et de froid.*)

Il y avait beaucoup d'enfants dans le camp, alors il y avait deux institutrices, mademoiselle Hubert et mademoiselle Richard.

Beaucoup de gamins taquinaient mademoiselle Hubert, la pauvre, parce qu'elle avait un bec de lièvre. Je disais aux autres : "Faut pas se moquer de la maîtresse, si elle vous entend, vous allez prendre des coups. Elle s'appelle mademoiselle Hubert, il faut l'appeler mademoiselle Hubert. Elle a eu un accident la pauvre, ils l'ont opérée, sa lèvre est mal restée mais il faut pas rire."

C'est un petit *baraquement* en planches qui servait d'école. Mais on ne pouvait pas loger tous les gosses du camp dedans. Alors les 2 institutrices ont fait une chose : le matin on laissait dormir les filles,

bien sûr c'est toujours les garçons qui trinquent !

Le matin on prenait que les garçons, la moitié une institutrice, la moitié l'autre institutrice qui nous faisait l'école le matin

Et l'après-midi c'étaient les filles, la moitié une institutrice, la moitié l'autre institutrice. Tous les jours comme ça.

Vous étiez à l'école avec les enfants juifs ?

Ah non, les Juifs étaient de l'autre côté, il y avait une séparation entre les Juifs et les Gitans.

Et les Espagnols ?

Il y en avait très peu.



Groupe d'enfants tsiganes dans le camp de la route de Limoges à Poitiers, [1942-1943]. Archives du diocèse de Poitiers.

LE PÈRE FLEURY

Le sergent X, la saloperie qui était à la préfecture de Poitiers, avait interdit au directeur du camp et aux gardiens de laisser passer le Père Fleury dans le camp juif. Mais il y passait quand même.

Vous savez ce qu'il faisait pour entrer dans le camp juif ?

Il me demandait de surveiller. Combien de fois je l'ai fait ! J'étais gamin, je ne comprenais pas le danger comme maintenant (c'est qu'ils étaient capables de vous tirer dessus les Allemands).

Il rentrait dans le camp juif et me disait :

- "Tu restes au bord José, tu marches le long des fils de fer barbelés, si tu vois arriver un camion avec les SS,

tu sifflotes ou tu chantes,

je comprendrai qu'il faut que je rentre dans le camp nomade."

Il y a un jour qui m'a marqué énormément.

En dépit des apparences, j'aime bien rigoler, j'aime bien tout ce qu'on voudra mais je reste très humain.

Un matin on s'est levé, il n'y avait plus aucun Juif, ni homme ni femme, dans le camp. Ils les avaient tous embarqués, les hommes, les femmes.

Tous les gamins, ***c'est ce que je trouve inhumain***, tous les gamins vadrouillaient dans le camp, sans personne, des gamins de 5 ans, 6 ans, 7 ans, 8 ans en train de crier la mort, de pleurer et **se mettre fous dans le camp.**

C'est le Père Fleury qui a fait intervenir la Croix Rouge française pour ramasser tous les gosses pour les placer.

Quand la guerre s'est terminée, le Père Fleury a fait ce que seul un homme de sa capacité pouvait faire : il est allé en Allemagne chercher des prisonniers.

Il a rassemblé des gens, à droite, à gauche, pour récolter des dons.

Il a loué des cars qui marchaient au gazogène, deux ou trois cars, et il est monté en Allemagne chercher des prisonniers.

- "Mon père, vous me l'auriez dit, je serais allé avec vous.

- "Je n'y ai pas pensé du tout José, pris dans la panique, je n'y ai pas pensé..."



Il a ramené des prisonniers en France et il les plaçait pour qu'ils aient du travail.

Ça, seul le Père Fleury l'a fait.

Un très grand ami du Père Fleury m'a dit :

- "Tu sais José, tu as vraiment un ami sincère, il t'estime tu sais, le Père Fleury."

José exprime un regret :

Un jeune curé devait me donner des photos de ces prisonniers à Dachau. Le Père Fleury était au milieu des prisonniers, il était devant les portes des camps. Les prisonniers avaient une tenue comme des forçats. J'ai essayé de le joindre plusieurs fois, en vain...



Le Père Fleury (2^{ème} à gauche) entouré des déportés revenus avec lui
© © M-C A. La mission du Père Fleury au camp de Dachau.
VRID Mémorial - Texte rédigé par Marie-Claude ALBERT.

Note de la rédactrice : j'ai trouvé la photo ci-dessus sur Internet, c'est peut-être une des photos que José souhaitait avoir...

LA LIBÉRATION

Quand on a été libéré, on est parti tous en chantant, à pied, tous à pied. *Les maquis* sont venus, ils ont fait sauter les ponts.

- "N'ayez pas peur, on ne va pas vous faire du mal. Dites-nous où ils sont ceux qui vous gardaient et vous allez voir un peu ce qu'on va leur faire, nous, à eux !" C'étaient les FFI.

Ma **mère**, elle faisait que nous crier, la pauv'.

- "Venez-là, ne restez pas dehors, s'il y a une balle qui se perd vous voyez bien... y'en a qui regardent mais vous, restez là..."

Mais dès qu'elle avait le dos tourné ma pauv' **mère**, moi et mon frère on était dehors.

De Montreuil, vous êtes arrivés à Neuville directement ?

Non, non, non, non.

On a pris la route le matin, quand *le maquis* nous a dit :

- "Maintenant vous êtes libres, vous pouvez partir où vous voulez et faire ce que vous voulez."

Ma **mère** avait un vieux berceau de gamin (un landau), on a mis nos 4 guenilles dedans.

Moi et mon frère on poussait la petite remorque (le landau) et ma **mère** marchait d'un côté et mon **père** de l'autre.

On est parti de bonne heure, de très bonne heure, il était 8 heures à peine.
Quand la nuit commençait à nous tomber dessus, on s'est arrêté près de Mirebeau.
Mon **père** avait remarqué une baraque dans une vigne.
Mon **père** a ouvert la porte, mon frère, mon **père** et moi on a mis les outils dehors, contre la baraque.
Mon **père** nous a fait tous entrer dedans, tous en rond assis, l'un à côté de l'autre. On avait deux bouts de couverture dans notre petite voiture, on s'était couvert un peu avec ça et on a passé la nuit, là.
Mon **père** s'était levé de bonne heure et était allé à Mirebeau à pied acheter des croissants et des pains au chocolat.

Tout le temps qu'on a été dans les camps, on avait 250 g de pain, taillé dans la boule allemande, *ça faisait pas lourd*, c'est épais la mie ! ironise José.
Dès que mon **père** avait sa tranche, il la coupait en deux, en donnait la moitié à ma **mère** et lui disait :
-"Un peu plus tard tu donneras ça aux gamins."
Et ma **mère** faisait pareil (la moitié pour eux et la moitié pour les enfants).

Après la nuit à Mirebeau, c'est le lendemain que vous arrivez à Neuville ?

NEUVILLE

Avant, toute ma famille habitait à Neuville.
Il y avait une rue, que les gens de Neuville,
qui sont tellement chrétiens et gentils,
appelaient *la cour des miracles*.
Il y avait une entrée comme un porche ; de chaque côté de la rue, il y avait des maisons ouvrières, le propriétaire était un monsieur de Paris. Toutes les petites maisons étaient louées par nous. D'un côté il y en avait cinq ou six, c'étaient des Gitans qui vivaient là, de l'autre côté, cinq ou six, c'étaient aussi des Gitans.
Des fois, des gens de Neuville me disaient :
-"José c'est vrai ce qu'on dit dans Neuville ?
- Dites-moi et je vous répondrai si c'est oui ou non !
-Il paraît que si on rentre de ce côté du porche, on n'arrive pas au bout, on est tué.
- *Ah ! Ils vous ont quand même prévenus, mais faites attention, c'est vrai : celui qui rentre on le tue, on le dépèce et on le grille."*

La cour des miracles, son nom lui est resté, mais son nom c'était rue de la cour Nivelles.

La cour des miracles, celui qui rentre, il ne sort pas au bout !

* * * * *

***Ah c'est des drôles d'histoires ça,
c'est des histoires de flibustiers !***

Quand il était à Montreuil Bellay, José avait adressé au Père Fleury quelques dessins et des lettres que ce dernier avait conservés précieusement.

